

Le centenaire de pasteur

Autor(en): **Vigne, Paul**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **La Croix-Rouge suisse : revue mensuelle des Samaritains suisses : soins des malades et hygiène populaire**

Band (Jahr): **31 (1923)**

Heft 9

PDF erstellt am: **22.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-682652>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

La photographie montre les ulcérations profondes au niveau du coude d'un ouvrier de fabrique auquel on avait fait une application de teinture de iode. Cette teinture était contenue dans une petite bouteille fermée au moyen d'un bouchon de liège qui, avec le temps, s'était désagrégé, de sorte que l'alcool s'étant évaporé, la teinture s'était modifiée et concentrée.

De vrais trous se sont formés dans la peau et dans le tissu sous-cutané. La photographie, prise après quatre semaines de traitement, nous fait voir les dégâts provoqués par cette application fatale de vieille teinture.

Les deux cas sont excessivement intéressants et doivent, une fois de plus, engager les samaritains à être extrêmement prudents et à ne se servir qu'exceptionnellement de substances dont ils ne connaissent pas l'activité.

Nous remercions vivement le médecin qui a bien voulu nous signaler les deux cas et nous en communiquer les photographies qui constituent un sérieux **garde à vous** pour tous ceux qui seraient tentés de continuer encore à vouloir « désinfecter des plaies » !

D^r M^l.

Le centenaire de Pasteur

Il y a quelque présomption, peut-être, à tenter de retracer la vie et l'œuvre de Pasteur — dont le monde entier vient de commémorer le centenaire — après tant de discours officiels qui ont salué sa mémoire à l'occasion du centenaire de sa naissance, après ce qu'en ont écrit, dans un sentiment où se mêlent l'admiration, la gratitude et une légitime émotion patriotique, des hommes politiques, des savants illustres, des praticiens qualifiés et les plus fervents de ses disciples.

La longue existence de Pasteur se développe, ainsi qu'une tragédie classique, dans un enchaînement harmonieux, où l'intérêt va croissant, depuis les premières études sur la matière inerte jusqu'à celles qui touchent à la suprême organisation de la substance animée: l'homme.

C'est d'abord la dissymétrie moléculaire qui éprouve sa méthode et oriente ses recherches. De l'étude patiente des aberrations lumineuses dans les milieux cristallins, il passe à celle des fermentations; *il identifie le micro-organisme*, lui constitue un état civil; il bouscule le préjugé tradi-

tionnel et stérile de la génération spontanée.

Et, aussitôt, il s'attache à tirer de ses découvertes des conséquences utiles: il poursuit l'infiniment petit dans les maladies du vin, de la bière, du lait. Ce sont ensuite les animaux, les vers à soie, les porcs, les moutons qu'il défend et qu'il arme contre l'ennemi invisible. Enfin, il entreprend de sauver des vies humaines; il guérit le charbon, la fièvre puerpérale, la rage. Il préconise et justifie les pratiques de l'asepsie et de l'antisepsie par lesquelles la chirurgie et l'hygiène accompliront bientôt de si prodigieux progrès. Il inaugure enfin l'emploi des sérums et des vaccins qui renouvelle la médecine et ouvre la voie peut-être la plus féconde de la thérapeutique.

Au milieu de difficultés sans cesse renouvelées, la marche ascendante vers le progrès se poursuit avec une ténacité, une sûreté implacables.

Drame puissant, marqué par les réactions d'une sensibilité exquise, les scrupules d'une haute conscience, les prudences du

chercheur, les certitudes révoltées contre les forces de l'ignorance et de la tradition, les joies sereines éprouvées à mesure que se lève sur le mystère de la vie le voile d'erreurs qui l'enveloppe, à mesure que le Titan terrasse les fléaux qui désolent l'humanité.

Œuvre grandiose par ses réalisations immédiates et plus grande encore par ses conséquences qui sont incalculables: avoir établi, de science certaine, que le microbe est partout à l'affût, recherchant l'habitat favorable, aussi bien pour travailler aux transformations nécessaires de la matière que pour envahir en ennemi le corps humain, empoisonner le sang, étendre le domaine de la maladie, restreindre le cycle déjà si bref de l'existence normale.

Pasteur, dit-on, a eu des précurseurs nombreux; d'autres chercheurs ont, de longue date, préparé les voies devant lui.

Bien mesquin qui chercherait dans cette raison un prétexte pour diminuer ses mérites. Le bienfaiteur de l'humanité n'est pas seulement celui en qui germe une idée nouvelle. Celui à qui iront l'admiration et la reconnaissance des foules est le chercheur avisé qui saura tirer de cette idée des applications profitables, car là réside la difficulté véritable.

Or, c'est le propre de l'œuvre de Pasteur, répétons-le, d'avoir, avant tout, visé à des buts utilitaires.

Nous avons mentionné d'un mot seulement les principales de ses œuvres. Que de pages ne faudrait-il pas pour en montrer toute la portée, pour rappeler toutes les grandes découvertes issus de ses travaux, par le mérite de ses continuateurs?

L'œuvre de Pasteur et de ses élèves n'a pas seulement révolutionné la médecine, elle n'a pas seulement fait accomplir à la chirurgie un pas de géant; elle a changé la face du monde.

N'est-ce pas d'elle que procède toute notre organisation hospitalière moderne?

Avant Pasteur, l'hôpital était une prison, un foyer de pestilence, où se trouvaient multipliées les causes de souffrances et les chances de mortalité¹⁾.

La connaissance précise des agents du contagé et des moyens à leur opposer transforme la situation: les maladies les plus redoutables sont jugulées, quelques-unes sont virtuellement supprimées. C'est par millions qu'il faut compter chaque année le nombre des victimes arrachées, de par le monde, à la diphtérie, à la fièvre puerpérale, à la septicémie, à la peste, au choléra, à la fièvre typhoïde, au typhus, au paludisme, à la tuberculose même, etc.

L'hôpital, lieu d'horreur, est devenu la maison accueillante et bienveillante aux malheureux, où s'exerce le culte salutaire de l'hygiène.

Plus encore: ce besoin de la propreté scientifique qu'a créé Pasteur s'étend peu à peu à la vie sociale.

¹⁾ Si l'on veut avoir une idée de ce qu'étaient les hôpitaux avant l'ère pasteurienne et se rendre compte du chemin parcouru depuis, il faut lire le rapport officiel rédigé en 1788 par Tenon, délégué à l'Hôtel-Dieu par l'Académie des Sciences. Voici quelques fragments de ce terrible réquisitoire (*Mémoire sur les Hôpitaux de Paris*), qui fut imprimé par ordre du Roi:

Lorsqu'on place quatre ou six malades par grand lit, on en met deux ou trois à la tête et deux ou trois aux pieds, de sorte que les pieds des uns répondent aux épaules des autres et réciproquement. Le sommeil a-t-il jamais pénétré dans ces lits?

Comment n'y serait-on pas continuellement agité? La gale n'y réside-t-elle pas éternellement? La chaleur de quatre, de six malades, n'en rend-elle pas l'humeur plus acre et plus active? N'y fait-elle pas éclore une vermine innombrable?

Les deux vestiaires de cette maison renferment indistinctement les hardes remplies de vermine, celles de galeux, celles des variolés, en un mot les hardes de toutes personnes arrivées avec des maladies contagieuses. Le tout est confondu avec les hardes propres et saines des autres malades. Les personnes guéries reçoivent, en sortant, leurs

La science, jeune encore, mais si pleine d'avenir, de *l'urbanisme* est née de lui. Par de lents progrès, elle nous achemine vers une société meilleure, dans laquelle sera organisé dans des conditions idéales l'habitat humain. Le temps n'est peut-être plus très éloigné où nous verrons peu à peu disparaître l'infâme et criminel taudis, où nous aurons définitivement rompu, à la ville et à la campagne, avec le préjugé mystique de la saleté, où chacun saura demander à l'eau, à l'air, à la lumière, la santé physique et morale.

Nul n'a mieux que Pasteur mesuré l'importance de la médecine préventive, de l'hygiène sociale, vis-à-vis du problème, aujourd'hui si grave, de la dépopulation :

« Ayez, écrivait-il, le plus beau des royaumes, donnez-lui des citoyens intelligents et laborieux, des manufactures et des industries prospères, une riche agriculture; que les arts y fleurissent, que les architectes y couvrent le sol de temples et de palais. Pour défendre ces biens,

vêtements chargés de vermine et de germes contagieux. Les hardes des morts sont tirées des mêmes endroits puis répandues dans la société. Des états, publiés par l'Hôtel-Dieu, en 1615, marquent que dès lors on y vendait par année sept à huit mille de ces dangereuses dépouilles. C'est ainsi que la gale, la petite vérole et d'autres maladies contagieuses passent dans la capitale.

La malpropreté est inévitable avec de grands lits qu'on ne saurait déplacer, et sous lesquels il est impossible de nettoyer à fond; elle est inévitable dans les salles à quatre rangs de lits disposés dans toutes sortes de sens, avec des ruelles, des passages obscurs, où les murs sont salis par les crachats, les planchers par les ordures qui découlent des paillasses et des chaises percées lorsqu'on les vide, ainsi que par le pus et le sang qui proviennent soit des blessures, soit des saignées. Comment y préviendrait-on la malpropreté? N'est-ce pas au milieu de ces malades et en leur présence que leur linge sale est rassemblé et échangé! L'odeur infecte qui s'échappe des commodités voisines et les ordures qu'on en rapporte ne l'accroît-elle pas encore? Nous avons donc été fondé en disant que, dans la salle des blessés, on ne jouissait ni du repos, ni de la propreté.

ayez encore la force des armes de précision, des flottes de torpilleurs; si la population reste stationnaire, si, chaque année, elle diminue de stature et de vigueur, cette nation devra périr, et c'est pourquoi j'estime que le soin de la santé publique est le devoir d'un homme d'Etat.»

Sages paroles, à livrer à la méditation de quelques politiciens à courte vue qui, en ce moment même, complotent, dans les coulisses du Parlement, la suppression du Ministère de l'Hygiène.

Et ce n'est pas seulement la vie matérielle qui relève de l'hygiène.

L'hygiène est aussi un facteur puissant de progrès moral et social.

En faisant pénétrer dans les masses populaires le goût de la propreté, elle les élève en dignité, elle atténue la distance qui les sépare des classes supérieures; elle favorise l'humanité dans son ascension vers l'idéal de concorde auquel, malgré des remous contraires, elle tend d'un mouvement continu.

La salle Saint-Jérôme, à l'Hôtel-Dieu, est la salle des hôpitaux de l'Europe où se fait le plus grand nombre d'opérations de chirurgie. L'importance dont elle jouit demandait qu'on en prit un soin extrême, ainsi que de ce qui l'entoure, afin d'assurer le succès de ces opérations. Quel soin en a-t-on pris?

Communiquant avec celle de Saint-Paul, elle en reçoit l'air corrompu; placée presque sur la salle où l'on dépose les morts, les vapeurs fétides qui s'en élèvent lui envoient encore un air impur. Du même côté de la salle des morts est un plomb d'où il émane une très mauvaise odeur; à côté de ce plomb, sur des caveaux en terrasses, tombent des urines, du sang et autres immondices des entre-sols, et surtout de la salle où se font les accouchements. Tout ce qui entoure la salle des opérations tend donc à l'infecter. Par surcroît de malheur, cette salle est accouplée avec celle Saint-Paul. Ainsi l'air y circule difficilement. Les croisées donnant sur la rue de la Bûcherie, elles, pourraient du moins recevoir les rayons du soleil, mais, précisément de ce côté, elles sont ombragées par le linge des étendoirs des salles supérieures.

Tel est, à Paris, le lieu où l'on rassemble les malades qui subissent les plus dangereuses opérations.

Il n'est pas jusqu'à l'économie politique qui ne doive une partie de son essor à l'œuvre de Pasteur.

N'est-ce pas par elle qu'ont pu se développer tant d'industries prospères: l'industrie de la soie et de la bière, le commerce du vin, du lait, etc.?

N'est-ce pas elle qui a permis d'exploiter les richesses de toute nature contenues sous les régions tropicales où nul homme civilisé ne pourrait résider sans l'application des mesures prophylactiques dérivées des théories pasteurienues?

Et comment prévoir jusqu'où iront les bienfaits que peut recueillir l'agriculture de la connaissance des ferments et des germes contenus dans le sol?

Dans l'ordre philosophique, Pasteur a libéré l'esprit humain de l'erreur. Il a reculé les limites de la connaissance, éclairé d'une lueur nouvelle le mystère de la vie. La pensée humaine pour laquelle le transformisme était l'orthodoxie et qui ignorait le cycle des métamorphoses de la matière

On ne guérissait point de trépanés autrefois à l'Hôtel-Dieu comme on n'en guérit pas encore aujourd'hui.

Ce serait un phénomène qu'un trépané qui guérirait dans cette maison. On note, comme un fait mémorable, un homme qui a survécu pendant un an à l'opération du trépan, et qui, à la fin, y périt d'une carie au crâne, carie qu'on attribua à l'infection de l'air de la salle des opérations.

Les causes de mortalité dont on vient de parler s'opposent visiblement au succès de beaucoup d'autres opérations. On ne guérit donc pas à l'Hôtel-Dieu une multitude d'opérés qu'on sauverait dans des hôpitaux plus sains, mieux construits et mieux situés: ce sont de grandes pertes sans doute.

On entre de la salle des accouchées dans celle Saint-Joseph, dont elle est séparée par une cloison en bois ayant des portes à jour. On compte dans cette salle des accouchées trente-deux lits sur quatre files.

Les accouchées saines et les accouchées malades sont mises dans cette salle où elles restent tant que dure la révolution de leurs couches.

organique, a reçu de lui une nouvelle et féconde orientation.

Pasteur a promu à une éminente dignité les sciences d'observation. Chercheur patient et méthodique, il a prêché par l'exemple le culte de la vérité, l'amour du travail, le respect du fait scientifique avant le travail de l'imagination créatrice qui l'interprète et en tire les conséquences.

Et que dire de l'homme lui-même sans s'exposer à répéter des éloges cent fois mérités? La largeur de ses vues sociales ne le cède en rien à celle de ses vues scientifiques:

« On ne demande pas à un malheureux, disait-il: de quel pays ou de quelle religion es-tu? Tu souffres; cela suffit. Tu m'appartiens et je te soulagerai. »

Et encore ceci, qui semble écrit d'hier, par la façon dont ces idées s'adaptent à la situation actuelle:

« Deux lois contraires semblent aujourd'hui en lutte: une loi de sang et de mort qui, en imaginant chaque jour de nouveaux

Quant à la salle des nourrices, elle contient sept lits, deux grands, cinq petits, deux berceaux.

L'emplacement des femmes grosses renferme donc soixante-sept grands lits et trente-neuf petits. Il était occupé le 12 janvier 1786 par cent soixante-quinze femmes grosses ou accouchées, et par seize personnes de service: ce qui plaçait alors trois personnes dans dix-huit grands lits de quatre pieds quatre pouces de large. Ce n'était encore qu'une petite surcharge, car il est certain qu'il y a des jours où il en couche quatre.

Nous ne répéterons pas ici ce que nous avons dit des dangers des grands lits de l'Hôtel-Dieu.

Nous ne supposons encore que des femmes enceintes bien portantes, mais il en est de malades qui, les unes ont la gale, les autres le mal vénérien, un plus grand nombre la fièvre jointe à d'autres maladies: que va-t-on faire de toutes ces femmes? On les rassemble indistinctement dans la même salle.

Les galeuses ont à leur disposition cinq places dans trois lits; les vénériennes en ont deux dans un seul lit de trois pieds de large. Quant aux autres malades, on les confond dans les mêmes lits avec les femmes enceintes bien portantes. Les saines augmentent les souffrances des malades,

moyens de combat, oblige les peuples à être toujours prêts pour le champ de bataille, et une loi de paix, de travail et de salut, qui ne songe qu'à délivrer l'homme des fléaux qui l'assiègent. L'une ne cherche que les conquêtes violentes; l'autre le soulagement de l'humanité. Celle-ci met une vie humaine au-dessus de toutes les victoires; celle-là sacrifierait des centaines de mille existences à l'ambition d'un seul. La loi dont nous sommes les instruments cherche à guérir les maux de cette loi de guerre. Laquelle de ces deux lois l'emportera sur l'autre? Dieu le sait. Mais ce que nous pouvons assurer, c'est que la science française se sera efforcée, en obéis-

sant à cette loi d'humanité, de reculer les frontières de la vie.»

* * *

Ce n'est pas par le panégyrique que l'on peut glorifier comme il convient l'auteur de tant de découvertes admirables, de tant de pensées généreuses.

Le seul hommage digne d'un tel génie, c'est la reconnaissance unanime qui, des quatre coins du monde, s'élève en ce moment autour de sa mémoire; c'est l'effort continu des savants attachés à vivifier son œuvre en passant de génération en génération le flambeau allumé de ses mains.

Paul VIGNE.

(Dans *l'Avenir médical*, juin 1923.)

celles-ci altèrent la santé des saines, toutes s'incommodent réciproquement; les femmes qui ont la gale la répandent, ce qui est inévitable.

La situation des accouchées à l'Hôtel-Dieu est encore plus déplorable. Elles sont de même deux, trois, quelque fois quatre dans le même lit, les unes à une époque de leurs couches, les autres à une autre époque. Leurs évacuations naturelles les infectent d'autant plus que ces lits sont plus échauffés dans cet état de pression, que la santé de ces femmes est plus détruite, que leurs humeurs sont plus corrompues. Les tourments qu'elles endurent sont accrus par les circonstances qui accompagnent les suites de couches: la tension et la douleur au sein, à la tête, au ventre, la fièvre de lait; une sueur aigrelette qui survient les augmente encore. N'est-ce pas dans ces lits que sont confondues les accouchées saines

avec les malades, avec celles qui sont atteintes de cette fièvre puerpérale qui en fait tant périr? Quelle santé tiendrait à cette affreuse situation? Quelle maladie n'en serait pas accrue?

.....
Où place-t-on les huit cent trente-trois convalescents? Quel soin en prend-on? On les rassemble dans les mêmes salles que nous avons vues surchargées, et de malades et de toutes sortes de maladies, dans les mêmes lits où nous avons remarqué qu'il est impossible de fléchir son corps pour céder au vœu de la nature, au sentiment de la douleur, qu'il est impossible de se retourner, de se remettre de ses langueurs, de ses fatigues, de dormir, d'obtenir enfin aucun repos. Tourmentés par la gale et par une infection qui les agitent encore, ils y sont au milieu des moribonds et des morts.



Assemblée annuelle des délégués de l'Alliance suisse des samaritains,

à Schaffhouse, les 23 et 24 juin 1923

Schaffhouse! Que d'impressions diverses, tristes ou réconfortantes, navrantes, apaisantes, ce nom n'évoque-t-il pas? Car n'est-ce pas dans cette petite ville de l'extrême nord de notre pays que se sont déroulées tant de scènes pénibles et désolantes pendant les années de la guerre,

mais n'est-ce pas là aussi que toutes ces pauvres victimes, ces malheureux rapatriés, recevaient leurs premiers encouragements, les premiers soins après tant d'horribles souffrances de nos collègues samaritains et de toute la population de la petite cité du Rhin? Aussi n'est-ce pas